

Yishu 8, Pékin-Paris en prenant le temps

PROPOS DE CHRISTINE CAYOL ET JENNIFER DOUZENEL RECUEILLIS PAR TOM LAURENT

Créée en 2009 par Christine Cayol puis dotée d'une résidence d'artistes trois ans plus tard au sein de l'ancien bâtiment de l'institut sino-français à Pékin, l'association Yishu 8 y accueille plusieurs artistes pour trois mois chaque année. Parmi eux, Jennifer Douzenel y est partie en 2013 et signe la scénographie de *Bons Baisers de Pékin*, exposition revenant sur dix ans d'échanges franco-chinois au musée Guimet. Points de vue de l'une et de l'autre.

Bons Baisers de Pékin. Yishu 8, histoire d'une résidence d'artistes

Musée national des Arts asiatiques – Guimet, Paris

Du 18 octobre 2022 au 27 février 2023

TOM LAURENT : Cela fait dix ans que Yishu 8 accueille des artistes en résidence à Pékin. Comment s'est construite cette initiative ? Et surtout, pourquoi la Chine ?

CHRISTINE CAYOL : Mon histoire personnelle m'y a conduite, et ce n'est pas la Chine que j'ai choisie mais l'amour : j'ai suivi un homme avec lequel je me suis mariée là-bas. D'ailleurs, je n'avais pas de rapport culturel ou fantasmé à la Chine, c'est même un pays qui ne m'attirait pas quand j'ai fait le grand saut en 2002. Apprendre le mandarin a été ma priorité, pour mieux comprendre cet environnement. Puis j'ai fréquenté des expositions et rencontré des artistes sur place : mon impression première était que prédominait une reprise parodique, parfois assez sophistiquée, de l'art occidental – c'était le moment du Pop Art chinois –, avec des artistes très intelligents qui jouaient le jeu de ce qu'attendaient les galeries américaines ou allemandes. Et j'ai eu envie d'aller au-delà, notamment en me rapprochant de peintres lettrés comme Li Xin, qui a séjourné à Paris durant plusieurs années et travaille dans la grande tradition de l'encre, entre calligraphie et dripping. Se faisant appeler le « peintre de l'eau », son engagement

dans une ascèse taoïste le situe dans une relation aux racines de la culture chinoise sans pour autant être académique. Mon envie a été d'encourager ce dialogue, avec des artistes français qui viendraient prendre le temps sur place : « habiter » en quelque sorte, d'où l'idée d'une maison. D'ailleurs, Yishu 8 au musée Guimet, c'est plus une installation dans le sens d'une résidence qu'une exposition. Notre proposition est celle d'un temps d'arrêt et de contemplation. Ce rapport au temps est très important pour les Chinois.

Y a-t-il un regain d'intérêt pour l'Asie en général – avec la tenue à Paris d'une foire comme *Asia Now*, par exemple – et une attention particulière pour les relations avec la Chine, dans un contexte plutôt marqué par la défiance ? Les initiatives en ce sens les concernant ne semblent pas légion...

cc : En effet, elles se comptent sur les doigts de la main, en raison des guerres diplomatiques et politiques et de la Covid-19. L'affluence importante lors de l'ouverture de *Bons Baisers de Pékin* est un signal quant à une envie existante pour ce type de lien.

Concernant les artistes français invités à Pékin – on en compte une vingtaine depuis Lionel Sabatté en 2012, le premier, dont Clément Bagot, Nathanaëlle Herbelin ou Guillaume Talbi –, faut-il être sinophile pour résider à Yishu 8 ? Comment sont choisis les artistes ?

cc : L'idée, c'est de leur donner la possibilité de faire le grand saut, et un seul d'entre eux avait vraiment un vécu avec la Chine puisqu'il est marié à une chinoise. Pour Lionel Sabatté ou Claire Tabouret, par exemple, c'était la première fois qu'ils se rendaient dans le pays.

JENNIFER DOUZENEL : J'ai moi-même beaucoup été en Asie, mais j'avais à vrai dire toujours évité la Chine. Et j'avais une image très peu précise de ce qui pouvait y exister en tant qu'art. Aux Beaux-Arts par exemple, on m'a à peine montré d'œuvres chinoises. Les dimensions de la Chine rendent difficile la possibilité de s'en faire une idée – c'est un pays qui te dépasse. De fait, en arrivant, je me suis réfugiée dans les musées, que

Vue de l'exposition de Guillaume Talbi, *Butterfly Effect*, Yishu 8, Pékin, 2018. *Autoportrait*, 2018, bronze, 200 x 90 x 65 cm.



j'ai arpentés sans connaissances préalables. Par imprégnation, une représentation s'est dessinée et des éléments de mon propre travail se sont révélés. Le jury pour ma résidence avait par exemple perçu des questions d'échelles dans le paysage qui résonnent dans mon propre travail – mais je ne le savais pas avant de venir. Si j'ai finalement quitté assez rapidement Pékin, j'ai retrouvé cette dimension dans des paysages de montagne désormais imprimés dans ma rétine. Cette ouverture perdure encore aujourd'hui pour moi.

CC: À propos du jury et de ce cadre très spécifique qu'est Pékin, ce choix est guidé par notre lien avec ces artistes chinois lettrés pour lesquels la contemplation est primordiale. Cela ne nous empêche pas de faire des pas de côté, avec Hoël Duret par exemple, ou de nous laisser séduire par l'enthousiasme qui a été celui de Claire Tabouret en 2012. La question du « bon moment » pour les artistes est aussi très importante.

Pour ce qui est du rapport au temps, qu'avez-vous perçu de la confrontation à la conception chinoise de celui-ci chez les artistes français partis à Pékin ? Et dans l'exposition au musée Guimet ?

CC: Se déployant simultanément à l'Hôtel d'Heidelbach et dans les vitrines des collections Chine, il y a deux temps dans *Bons Baisers de Pékin* : celui de la forêt, enracinée, avec une scénographie en forme de troncs d'arbres, dans laquelle on s'enfonce et l'on découvre les œuvres, et un autre plus léger, celui des cartes postales réalisées par les artistes qui dialoguent ensemble et avec les collections chinoises du musée – des objets et des œuvres eux aussi enracinés. Ces déambulations, avec leur temps d'arrêt et de contemplation, sont très liées à ce que l'on peut vivre en Chine. Un autre aspect, c'est que le temps chinois est très cyclique. Cela veut dire que les choses vont revenir : rien n'est fondamentalement perdu. L'occasion d'un anniversaire, les dix ans de Yishu 8, exprime aussi cette idée-là.

JD: Lors du montage de l'exposition, j'ai l'impression que l'on a travaillé « à la chinoise », c'est-à-dire que plus on se rapproche du terme, plus la capacité à ouvrir les champs du possible augmente. Face à des principes de réalité parfois frontaux, il y a une forme d'agilité dans l'action que j'ai pu observer en Chine. Dans ma propre pratique, l'ordre du possible et de l'impossible bascule souvent : c'est sans doute pourquoi ma relation avec Yishu 8 perdure autant.

Concernant la scénographie, elle véhicule une volonté que les œuvres ne se donnent pas d'un seul coup...

JD: Oui, tout le propos de cette exposition pensée par Henry-Claude Cousseau, c'est de trouver un moment chinois – ce qui reste finalement difficile à définir. Comme l'envie était aussi de montrer le plus d'artistes possible dans des espaces très « français » – c'est-à-dire petits par rapport à ceux que l'on trouve en Chine – et que Yishu 8 a invité des artistes très différents, l'idée était de guider, voire d'obliger, une relation individuelle avec les œuvres. Un peu comme lorsqu'on passe la porte d'un atelier : l'on est dans une certaine retenue tout en étant présent aux œuvres. Cette façon de couper le paysage est aussi très imprégnée par l'art chinois, où la vision intégrale d'un panorama n'existe pas, que ce soit dans les grands rouleaux servant de supports à la peinture et à la calligraphie ou dans l'architecture. De fait, il y avait aussi une question d'équité entre les artistes que permet ce dispositif. Un autre aspect tient à l'importance donnée aux saisons en Chine, ce que l'on sous-estime en Occident. Que ce soit par la tactilité des matériaux qui rappelle un chez-soi ou la constance de la luminosité, la scénographie a été pensée pour la saison hivernale.





Vue de l'exposition *Bon Baisers de Pékin*, Hôtel d'Heidelberg, musée national des arts asiatiques – Guimet, Paris, 2022. Chen Duxi. *Waves*. 2022, peinture sur soie, 200 x 130 cm.

Qu'en est-il de l'activité de Yishu 8 à Paris, notamment pour les artistes chinois ?

CC: C'est vraiment un pendant par rapport à Pékin. Nous avons un partenariat avec la Cité internationale des arts où des artistes chinois lauréats du Prix Yishu 8 Chine viennent résider dans un atelier-logement. Chez Tante Martine, ouvert depuis 2019, est un lieu d'accueil, de résidence et d'exposition, où ont pu être montrées des œuvres de Lingzi Ji, Ren Han mais aussi Claire Nicolet ou Nathanaëlle Herbelin.

Vous avez dédié votre livre *Pourquoi les Chinois ont-ils le temps ?* à Wu Jianmin, qui fut ambassadeur de Chine en France de 1998 à 2003 et tenant d'une politique d'ouverture de la Chine – la ligne du « profil bas » promue par l'ancien dirigeant Deng Xiaoping. Dans votre rôle d'« ambassadrice » entre la France et la Chine, y a-t-il une place pour la critique, notamment en ce qui concerne les libertés publiques ?

CC: Wu Jianmin disait : « Plus les choses se tendent, plus on a besoin de personnes pour les détendre. » Tant que l'on

peut accompagner les artistes et relier la France et la Chine avec des échanges autour de l'art et des idées, il faut continuer. D'autant plus que si l'on regarde le nationalisme chinois, il est présent depuis bien plus de dix ans, ce n'est pas un fait nouveau. Ce qui change vraiment la donne pour nous, c'est la stratégie Zéro-Covid, sur laquelle il est difficile de se montrer positif. L'impossibilité dans ces conditions de les accompagner correctement nous a obligés à ne pas envoyer d'artistes français en Chine depuis le début de cette crise, car il s'agit de tout sauf de les voir bloqués sur place. Par contre, nous arrivons à accueillir des artistes chinois en France, à l'instar de Peng Yong cette année. ■

Vue de l'exposition *Bon Baisers de Pékin*, collections Chine, musée national des Arts asiatiques – Guimet, Paris, 2022. Nathanaëlle Herbelin. *Carte postale à Jonas Delhaye*.